

DINO DE LAURENTIS PRÉSENTE

ROBERT REDFORD

FAYE DUNAWAY

CLIFF ROBERTSON

MAX VON SYDOW

UNE PRODUCTION STANLEY SCHNEIDER

UN FILM DE SYDNEY POLLACK

SÉLECTION
OFFICIELLE
FESTIVAL DE
DEAUVILLE
2020

LES TROIS JOURS DU CONDOR

ET **JOHN HOUSEMAN**

© 1975 DINO DE LAURENTIS GÉNERATION 2.0. TOUS DROITS RÉSERVÉS. LE FILM A ÉTÉ RÉVISÉ ET RESTAURÉ PAR STANLEY SCHNEIDER ET SYDNEY POLLACK. LE FILM A ÉTÉ RÉVISÉ ET RESTAURÉ PAR STANLEY SCHNEIDER ET SYDNEY POLLACK. LE FILM A ÉTÉ RÉVISÉ ET RESTAURÉ PAR STANLEY SCHNEIDER ET SYDNEY POLLACK.

SDI Las Acacias **STUDIOCANAL** **CNC**

ROCKY RAMA **FEASER** **DVDCLASSIK**

VERSION RESTAURÉE 4K

“ Dans un style de thriller à la Hitchcock où s’insère une histoire d’amour menacé, le cinéaste décrit, avec une certaine amertume, la toute-puissance des organisations secrètes, les affrontements d’un monde livré à la violence, la suspicion et la paranoïa qui rongent la société américaine. “ Les Trois Jours du Condor ” s’inscrivait dans un courant de politique-fiction, inauguré à Hollywood au cours des années 1960. Robert Redford et Faye Dunaway y formaient un couple magnifique. ”

Jacques SICLIER - Le Monde



Romancier sans succès, Joseph Turner travaille pour la C.I.A. Son service, installé dans une maison anonyme new-yorkaise, est chargé de lire toute la littérature mondiale afin d’y découvrir d’hypothétiques messages codés ou d’y puiser des idées originales. Un jour, alors qu’il s’est brièvement absenté de son bureau, il découvre à son retour tous ses collègues assassinés. Affolé, Turner, dont le nom de code est Condor, contacte alors sa section dans l’espoir d’être rapidement mis en sécurité. Mais il ne tarde pas à comprendre qu’il ne peut se fier à personne.

Début 1974, un producteur américain, Stanley Schneider, achète les droits d’un roman de James Grady : *Les six jours du Condor*, et propose à Dino de Laurentiis de le produire. Ce dernier demande alors à Lorenzo Semple Jr. d’en écrire l’adaptation.

C’est en juillet de la même année que Sydney Pollack est contacté pour en assurer la mise en scène. Pollack n’est guère enthousiasmé par cette intrigue policière sur arrière-plan de trafic de drogue. D’autre part il n’a jamais réalisé de thriller et voit là l’occasion d’effectuer un exercice de style.

Fidèle à ses idées, Pollack refuse tout manichéisme et fait appel à son ami David Rayfiel pour reconsidérer le scénario. Les deux hommes inventent une intrigue plus politique et tentent d’établir des liens un peu plus subtils entre les divers personnages. « *Nous tenions à ce que les problèmes soient posés dans les nuances du gris, et non en noir et blanc manichéen* » dit Pollack à *Positif* en février 1976. Grâce aux qualités lyriques et poétiques du dialogue de Rayfiel, les personnages acquièrent une dimension nouvelle ; notamment celui du tueur interprété par Max Von Sydow, prévu au départ pour Lino Ventura. Pour ce nouveau projet « expérimental » — Pollack dicit —, le réalisateur fait appel pour la quatrième fois à son acteur préféré : Robert Redford. Ce dernier, engagé dans la préparation des *Hommes du président*, accepte.

Le but des deux hommes n’est pas au départ de faire un film politique. Pour Pollack, nous l’avons dit, c’est l’occasion de faire un exercice de style à l’intérieur d’un genre précis. « *... Avec, tout de même, par le biais de la C.I.A. des aperçus sur la paranoïa, la suspicion qui règnent dans notre société* ».

Mais ce simple divertissement cogité par deux intellectuels dans une chambre d’hôtel, va vite prendre un tour imprévu. « *Nous savions, bien sûr, que certains des « plombiers » du Watergate étaient en rapport avec la C.I.A. et nous avions en mémoire le rôle de l’Agence dans le débarquement de la baie des Cochons ou dans la chute d’Allende au Chili* » dit Pollack... « *mais nous n’avions fait que spéculer... Aussi avons-nous été surpris de voir combien nous avons été précis.* » Aux deux tiers du tournage ont lieu les révélations sur les agissements de la C.I.A. faites par la commission dirigée par le Sénateur Frank Church. « *Nous avons peur d’aller trop loin dans l’imaginaire, alors qu’en fait nous étions timides par rapport à la réalité* », dit encore le metteur en scène. Sentiment partagé par Robert Redford qui avouait dans *Film Comment* : « *Nous voulions faire un pur film d’aventures, mais nous sommes entrés progressivement dans le domaine de la paranoïa* ».

Cette brusque actualité qui donne au film une résonance qu’il ne prétendait pas avoir, a sûrement contribué à son succès éclatant. Mais, en filigrane, l’histoire du film elle-même est un peu celle du personnage principal, « héros » Redfordien par excellence.

Joe Turner, dit « Le Condor », n’est une fois de plus pas un héros. C’est un amateur qui travaille à un tout petit niveau, pour la C.I.A. Dès le début des indications nous sont données sur son caractère marginal : il porte des blue-jeans, se déplace en vélomoteur et se montre volontairement sarcastique et irrévérencieux envers ses supérieurs. Il est cynique, blasé et charmeur. Seules les circonstances vont l’amener à devenir « autre ».

Après le massacre du début, le film va suivre un canevas classique du cinéma américain : celui de l’itinéraire initiatique. L’amateur, qui doit justement d’avoir la vie sauve à son amateurisme, va devenir adulte après ce baptême du sang. En devenant un professionnel de la survie, il va acquérir un savoir qui pèsera lourdement sur ses épaules. Il perd toute innocence. Mais l’avait-il au départ ? Est-on innocent en acceptant d’ignorer ce qui se passe autour de soi ?

Ce qui n’était qu’un jeu devient vite un cauchemar, et le film qui n’était qu’un thriller devient un film politique.

On retrouve transposé ici le thème classique du western et du film d’aventures. Le jeune homme, pressé par les circonstances, devient celui qu’il admirait : le meilleur tireur. Mais cet itinéraire s’accompagne d’une prise de conscience : savoir que le meilleur tireur n’est qu’une « cible humaine » pour les autres. Redford apporte au personnage de Joe Turner sa lucidité et son refus de la démagogie. Le spectateur n’éprouve pas de pitié pour ce personnage transformé en victime dans les cinq premières minutes du film. Homme moderne et froid, Turner est choqué par le massacre de ses collègues et la mort de sa petite amie, mais il n’est pas profondément étonné. Se déclenche en lui un long processus de réflexes. La suite va nous le prouver : Turner est préparé à ce qui l’attend. Sa survie est la preuve qu’il n’est pas innocent.

Les Trois Jours du Condor est intéressant sous un autre angle. Dans cette « première œuvre de circonstance », selon Pollack lui-même, le personnage incarné par Redford annonce celui du film suivant. Et *Le Condor* devient les prémisses des *Hommes du Président*.

Le « Condor », personnage égoïste, est amené, pour sauver sa vie, à franchir un pas décisif qui le fait agir dans le bien général. Seule façon pour lui d’assurer sa survie, il raconte son histoire au *New York Times*.

Par là même, il a découvert qu’agir n’était pas seulement une question de réactions. Malgré lui, il s’est engagé dans la lutte politique.

Le film de Pollack finit sur la question suivante : les journaux publieront-ils l’histoire de Turner ? Oseront-ils faire éclater le scandale ? La fin reste ouverte, mais le pessimisme continue à régner en maître.

François GUÉRIF - Robert Redford - Pac Éditions

LES TROIS JOURS DU CONDOR (Three days of the Condor) VERSION RESTAURÉE 4K

1975 - Etats-Unis - 1h57

Réalisation : **Sydney Pollack**, scénario : **Lorenzo Semple Jr., David Rayfiel** d’après le roman de James Grady *Six days of the Condor*, photographie : **Owen Roizman**, musique : **David Grusin**, décors : **George De Titta**, montage : **Don Guidice**, producteur : **Stanley Schneider**

Avec **Robert Redford** (Joe Turner), **Faye Dunaway** (Kathy), **Max Von Sydow** (Joubert), **Cliff Robertson** (Higgins), **John Houseman** (Mr. Wabash)